

Monsieur le Ministre,
Madame,
Mesdames, Messieurs,

Je crois qu'il est particulièrement difficile pour un Français de parler de Jean Rouch au Niger, car notre compatriote a tellement aimé ce pays, lui a tant donné, en a tant reçu, que ce sont les Nigériens sans doute qui sauront désormais le mieux l'évoquer.

Je parlerai donc de cette histoire d'amour et d'amitié peut-être un peu de l'extérieur, mais aussi comme l'un de ceux qu'elle a éclairé par la lumière des films qui en sont sortis. Comme on aborde un astre, sans pouvoir pénétrer dans son noyau central qui n'appartient, en l'occurrence, qu'à vous et lui.

Jean Rouch a découvert le Niger en 1941. Le monde, son monde jusqu'alors, s'était enfoncé dans l'abomination d'une nouvelle folie guerrière, tandis que certains de ceux qui se disaient civilisés, foulaient aux pieds les valeurs qui les avaient conduits au progrès et parfois au sentiment fallacieux qu'ils avaient le droit de guider l'avenir du monde.

Peut-être est-ce cela qui conduisit Jean Rouch à chercher, à rencontrer surtout, autour de lui la valeur d'autres références, en tout cas celles qui imprégnaient le vie des hommes au milieu desquels il était venu vivre et qui lui offraient leur paisible et noble hospitalité.

Il était venu construire des routes pour relier tous ces hommes, mais ce sont d'autres liens qu'il laissera à l'histoire : ceux noués ici avec ses amis, ses disciples en cinéma recrutés au bord du Niger où certains lançaient leur filet avant son arrivée. Ceux aussi tissés, via ses films, entre spectateurs d'Europe et ce continent dont il apportait le message. Un message aussi direct que possible, où il donnait la parole, toute leur parole, à ceux qu'il filmait, au point de remanier certains de ses films après les avoir montré à ceux-ci comme premiers spectateurs, une obligation qu'il s'imposait au titre de « l'anthropologie partagée » comme il disait si bien.
« Ceux qui sont filmés ont autant de droits que ceux qui filment », expliquait-il, loin des propos compassés et suffisants des documentaires de l'époque.

Nous n'oublierons pas non plus son influence sur les premières œuvres de la Nouvelle Vague, où l'exemple de la technique légère qu'il utilisait en Afrique, donnant aussi la parole à ses acteurs et improvisant un commentaire après coup, a fait école.

Au terme de toute cette œuvre, il nous laisse 130 films dont une trentaine d'inachevés où nous trouverons sans doute d'autres trésors, d'autres manifestations précieuses de son art si particulier.

La foudre en 1942 tua 10 manœuvres de son chantier et le fit entrer, par le souci qu'il prit de leurs funérailles, dans le monde de la magie et des rituels Songhai. Elle fit naître ainsi un nouveau chamane de la caméra, un praticien et théoricien de la ciné-transe, état du filmeur possédé, corps et caméra réunis, parce qu'il filme.

Mais on sent bien que dans toute cette démarche ce n'est ni l'intellect, ni le psychisme qui le conduisaient d'abord, c'est l'amitié. Celle qu'il aura eue avec Damouré Zika, Lam Ibrahim Dia, Tallou et tant d'autres. Celle qu'il porta aussi à tous ceux qu'il regarda par l'œil de sa caméra qui était l'œil de son cœur.

Car lucide quant à l'impossible objectivité du documentaire, le cinéaste à voulu s'enchanter lui-même avant d'enchanter les autres.

C'est par cet enchantement que Jean Rouch a sans doute trouvé le moyen le plus humain, le plus pratique, mais aussi le plus moderne pour défier le temps. « Le rêve plus fort que la mort » est, presque avec prémonition, le titre de son dernier film projeté ici au CCFN quelques heures avant son décès. Avant cet accident qui a fait reposer son âme pour toujours au bord du fleuve Niger, entre une stèle sur une île du côté d'Ayorou et sa simple tombe blanche à Niamey, toute proche, dans le cimetière, des bâtiments du service des travaux publics où il était arrivé il y a 65 ans.

Je n'ai pas connu Jean Rouch de son vivant, mais je l'ai vu vivant dans le regard de ses amis et c'est un bien grand esprit que celui qui sait redonner à sa seule invocation toute sa jeunesse à celui qui en parle.

Le grand Zima, ami des hommes et des dieux, est maintenant un des gardiens éternels de la boucle du fleuve Niger. Il va être désormais aussi celui du Centre Culturel franco-nigérien de Niamey qu'on ne pouvait placer sous un autre patronage.

En baptisant « Jean Rouch » le CCFN, c'est une nouvelle naissance que nous célébrons, car si Jean Rouch est mort ici, il y est d'abord né, né à lui-même, comme trait d'union unique entre l'Afrique et l'Europe, entre la France et le Niger, comme les meilleurs de nos compatriotes qui sont venus ici et ont su comprendre, aimer et se faire aimer dans une amitié sans artifice, ni bénéfices.

Je suis fier, oui, qu'il ait été français, mais je suis heureux, ô combien, qu'il ait pu être autant nigérien qu'il l'a été, que vous avez bien voulu qu'il soit, comme le dira désormais son nom inscrit au fronton de ce bâtiment.

Je vous remercie.